



AgEcon SEARCH

RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Discussion

Monsieur Marcel Jollivet

Citer ce document / Cite this document :

Jollivet Marcel. Discussion. In: Économie rurale. N°96, 1973. Le rôle des économistes ruraux. pp. 35-37;

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1973_num_96_1_2211

Fichier pdf généré le 08/05/2018

DISCUSSION

par M. JOLLIVET

Dirai-je le plaisir que j'ai eu, sans nul doute comme tous ceux qui assistent à cette réunion, à écouter l'intervention de M. Barberis. Je l'ai suivie avec presque du ravissement dans un cheminement dont les sinuosités évoquent avec bonheur un chemin de bocage qui sait très bien sans doute où il va, mais qui y va en prenant son temps et qui joint à l'utilitaire du but l'agrément de la promenade. M. Barberis nous a, lui aussi, promenés dans un paysage qui se dessine par touches successives et se construit progressivement à chacun des détours de son capricieuse sentier. Mais j'ai cru sentir en fin de compte — est-ce la manie du géographe qui sommeille dans tout sociologue rural ? que ces apparences d'indolence dans le cours de ses pas n'étaient en fait rien moins que capricieuses, pas plus que ne le sont des tracés des chemins ruraux solidement et judicieusement inscrits dans les lignes de force géographiques du paysage sur la base desquelles le paysan a, au cours de siècles d'expérience accumulée, progressivement construit le terroir à partir du paysage naturel. Certes son paysage agreste s'apparente au charme un peu mystérieux d'un pays de brumes qui cache ses contours autant qu'il les dévoile, et non pas à l'éclatante luminosité et à la précision de trait d'un paysage méditerranéen. Certes M. Barberis travaille dans la demi-teinte, il suggère plutôt qu'il n'affirme ; il laisse ainsi au promeneur — au moins en apparence — sa liberté de rêver et de parfaire avec sa sensibilité propre l'image qu'il se contente d'esquisser par quelques masses d'ombres posées ici et là, ou quelque perspective dans laquelle le regard se perd.

I. — Mais, et ce sera mon premier point, en dépit de ces apparences, son tableau — tout impressionniste qu'il soit — forme pour moi un tout. Et ce tout me semble résider dans un contraste, ombre et lumière : au bout de son chemin, il m'a semblé qu'il y avait bien un village, une auberge, un clocher, pour accueillir le sociologue rural : M. Barberis n'est pas inquiet pour son avenir ; mais en même temps, j'ai cru comprendre que l'étape pourrait ne pas avoir la douillette quiétude que le pèlerin espère pour reposer ses pieds fatigués ; j'ai cru comprendre que le village était un peu désenchanté et qu'un aimable scepticisme et une grande modestie étaient de rigueur pour pouvoir conserver un minimum d'espérance. Un peu comme l'on dirait : sachez prendre le monde comme il vient et vous ne serez pas déçu ! on retrouve là cette philosophie du « nécessaire » érigé en réalité positive, naturelle, à laquelle la volonté doit se plier comme à l'ordre même des choses. C'est au nom de cette philosophie que tous ceux qui croient à d'autres « possibles », aux côtés

desquels ce « nécessaire » ne devient plus qu'un possible parmi d'autres, sont taxés de dérèglement mental ou d'errements utopiques. Abuserai-je de l'hospitalité de M. Barberis, en voyant un certain renoncement et une certaine amertume dans sa conclusion lorsqu'il cite Claudel et qu'il glorifie l'immédiat contre le futur, le nécessaire contre le convenable. Surtout lorsque, auparavant, il a évoqué Paul Mus, Che Gevara, Marighela, qui ont sans doute du nécessaire une toute autre idée que Pie VII ! Ce « point de rencontre entre espérance et jouissance » que M. Barberis souhaite voir atteindre par l'église des sociologues ruraux, peut-il l'être précisément dans l'immédiat et dans le nécessaire, c'est-à-dire dans l'acceptation du monde social tel qu'il est ? Surtout lorsque l'on considère, ce qui est plus particulièrement la tâche du sociologue rural, la place et le devenir du monde rural et des paysanneries dans ce monde social ? ! Tout ce que M. Barberis dit lui-même chemin faisant s'inscrit en faux contre une pareille affirmation et c'est bien ce qui me conduit à voir dans le réalisme philosophique de sa conclusion la trace amère de la désillusion, ou, ce qui revient au même, la crainte de l'illusion.

II. — En lisant le texte de M. Barberis, j'ai tout d'abord été frappé par le fait que pour savoir si le sociologue rural a une quelconque spécificité, il commence par se demander s'il a une quelconque valeur sur le marché. Pour une fois, et dans une perspective strictement sociologique, je serai d'accord avec son réalisme car il est en effet bien clair que, dans nos sociétés modernes, le salaire est le critère de l'existence sociale, de la position sociale, comme de l'existence tout court. Mais je serai peut-être moins optimiste que lui sur les conclusions à tirer de l'examen ainsi mené. Certes l'optimisme de M. Barberis est déjà très tempéré. Il note en effet que le sort des sociologues ruraux est nettement moins enviable que celui des économistes ruraux. On pourrait ajouter, reprenant son observation sur la place de la sociologie rurale dans la recherche agricole au Canada, qu'avec 1 % de la dépense, c'est à peine si elle atteint le seuil critique à partir duquel on peut considérer qu'une discipline existe. Et dans le fond une question se pose à celui qui se demande si « l'existence de sociologues ruraux se justifie encore aujourd'hui » (c'est le titre même de l'intervention de M. Barberis) : **c'est de savoir si les sociologues ruraux ont jamais commencé d'exister !** En ce qui me concerne je crains bien que la réponse ne soit évidente et négative (sauf peut-être aux Etats-Unis). Ceci justifie peut-être un certain optimisme pour l'avenir : il ne peut pas être plus décevant qu'un passé qui n'existe qu'à l'état de traces !

Mais précisément comment se présente cet avenir ? C'est ici que l'optimisme — même modéré — de M. Barberis apparaît lorsqu'il dit que l'avenir du sociologue rural ne l'inquiète pas trop.

Pourtant il nous a aussi indiqué que, à cause de ses thèmes, la sociologie rurale se situe dans une zone dangereuse de la société : une zone chaude, dit-il. Soit, voilà une observation incontestable, incontestée et très intéressante. Que n'a-t-on pas écrit sur le « défi » que les paysans jettent à la « société industrielle » : le S.E. asiatique, l'Amérique latine, sont des exemples d'autant plus convainquants qu'ils sont plus loin de nous et que l'on peut en parler à son aise. Mais il n'est nul besoin d'aller dans les régions équatoriales ou tropicales du globe pour rencontrer cette « chaleur ». La paysannerie française a bien ses incandescences, elle aussi, en dépit de tous les efforts faits pour éteindre ses velléités de combat ! Et certains le savent par expérience personnelle, qui s'y sont brûlés en voulant jouer les pompiers. D'autres, accusés de pyromanie, se sont vus au contraire jetés au chômage : par leur formation, ils étaient des économistes ou des sociologues ruraux, par leur pratique sociale en fait ils étaient à la fois des économistes et des sociologues ruraux. Il faut quand même que tout ceci soit dit et qu'hommage soit rendu à toutes les victimes des purges d'états-majors.

Et nous sommes bien là au cœur de notre problème. M. Barberis constate le manque de souplesse des sociologues ruraux, accusés de ne pas s'intéresser à la sociologie de la guerre révolutionnaire dans les pays du Tiers-Monde. Mais il ne pose pas la question qui est pourtant posée par cette attitude. Que veut-il lorsqu'il voit dans la sociologie rurale une « science » capable de se substituer au napalm ? Qu'est-ce qui intéresse l'homme politique ? La grandeur de vues d'un Paul Mus qui cherche à dissuader de tout engagement belliqueux et à persuader au contraire de la nécessité de respecter l'identité nationale et culturelle d'un peuple ? Ou les techniques de la contre-guerilla telles qu'elles ont été mises au point en Thaïlande ?

En temps de paix civile, le sociologue rural ne peut servir qu'à encadrer la paysannerie dans le processus de ce qu'on appelle le développement économique ; il est ainsi aux « avant-postes » et surveille la « marche » paysanne. Mais il serait parfaitement vain qu'il proposât un autre projet. Et quelle en serait d'ailleurs la légitimité ? On n'a jamais vu régime se révolutionner soi-même en pleine sérénité, sans qu'un mouvement social l'ait d'abord remis en question.

En temps de guerre civile, c'est de techniques défensives qu'a besoin l'homme politique et la sociologie rurale a alors à acquérir sa crédibilité en tant que telle pour figurer dans la panoplie.

En toute hypothèse, ce ne peut donc être qu'au prix de moins d'opiniâtreté et de plus de souplesse que le sociologue rural peut espérer avoir quelque avenir devant lui, faute d'avoir un passé derrière lui.

Et encore cela suppose que les notables de toutes sortes qui sont les agents de la société globale au

sein de la paysannerie faillissent à leur tâche et que le besoin se fasse sentir d'un recours à l'expert. Car enfin le sociologue rural n'existe que si les mécanismes traditionnels de régulation du changement social deviennent inopérants, ce qui paraît être effectivement le cas aussi bien dans les pays industriels que dans les pays du Tiers-Monde. Et c'est alors qu'apparaît le militant révolutionnaire. Ou le pare-feu : le sociologue.

De ce point de vue donc, je serais loin de suivre M. Barberis lorsqu'il dit que la recherche sociologique est plus libre dans le domaine rural que dans le domaine industriel. Je crois au contraire que l'astreinte sociale et politique à laquelle est soumis le sociologue rural ne cesse de se renforcer et qu'elle est une entrave capitale au développement de la sociologie rurale. Il suffit d'avoir une charge universitaire pour s'en rendre compte. Je ne suis pas loin de croire que M. Barberis en est aussi convaincu et qu'il y a là une première origine à la modestie qu'il se découvre en conclusion.

III. — J'ai également été frappé par la faible place que l'agriculture et la paysannerie occupent dans la conception qu'a M. Barberis de la sociologie rurale. Et en effet, si l'on regarde d'un peu près sa contribution, les sociologues ruraux n'auraient plus guère que la famille paysanne pour justifier leur salaire. Et encore se trouveraient-ils là en concurrence avec le psychologue, spécialiste des petits groupes et des relations interindividuelles. Au niveau plus global de ce qu'il est convenu d'appeler le monde rural, ce n'est pas la composante paysanne qui compte, dit-il, mais la composante spatiale : le monde rural n'est pas le lieu de prédilection de la société paysanne, mais une forme d'arrangement de la vie sociale dans l'espace qui est à l'opposé de celle qu'on rencontre dans la ville.

Mais s'il est vrai que les communes rurales sont de moins en moins agricoles, ce n'est pas une raison suffisante pour supprimer plus vite que l'évolution économique et sociale elle-même l'agriculture familiale et l'ensemble de la paysannerie. Et il ne s'agit pas seulement de tenir compte de cette présence d'agriculteurs dans les transformations qui affectent l'espace rural. Les transformations internes de la paysannerie elles-mêmes, la formation de couches sociales diverses sous l'effet des transformations techniques et économiques de l'agriculture, l'incidence de ces changements sur les comportements techniques, économiques, sociaux, idéologiques, politiques, constituent des chapitres essentiels d'une sociologie rurale.

Ceci ne veut pas dire qu'il y ait là une spécificité du sociologue rural : cette sociologie de la paysannerie est un des chapitres d'une sociologie des **classes sociales**, elle se réfère à un cadre théorique général et qui nie d'ailleurs la spécificité de l'économie par rapport à la sociologie puisque le fondement des classes est dans la structure économique. La famille paysanne elle-même, unité élémentaire de la classe sociale, se trouve alors dissoute comme objet spécifique de la sociologie rurale et entre dans la perspective d'une sociologie du travail, comme le dit très judicieusement M. Barberis. Et il n'est

pas difficile de comprendre que la pénétration toujours plus poussée du capitalisme dans l'agriculture fasse toujours plus nettement apparaître que la division entre villes et campagnes n'est qu'une apparence, n'est que la forme que prend historiquement le développement du capitalisme. C'est sans doute là la raison qui fait que M. Barberis accorde en fin de compte moins de place à la paysannerie qu'à l'espace rural dans sa définition de la sociologie rurale.

Mais qu'en est-il de cette sociologie de l'homme dans l'espace, autrement dit de l'habitat ? En quoi est-elle l'apanage du sociologue rural ? A quel titre peut-il la revendiquer ? M. Barberis insiste beaucoup tout à coup sur les traditions de la discipline et l'étymologie. Ce pèlerinage aux sources me paraît suspect : il paraît bien être une façon de reprendre d'une main ce qu'on a dû concéder de l'autre. S'il faut renoncer à la paysannerie absorbée — on est bien obligé d'en convenir — dans la structure de classe de la société globale, il reste la campagne (rus, ruris, comme disait le dictionnaire de mon enfance). Et voici réintroduite la division ville/campagne que l'on avait dû abandonner en même temps que l'on devait renoncer au couple agriculture/industrie ! Et voici récupéré, pourquoi pas, l'ordre éternel des champs auquel l'évolution trop intempestive de l'agriculture avait contraint de renoncer ! On s'était trompé : ce n'était pas dans le contenu qu'était l'immobilité, mais dans le contenant : ce qui est le fondement de la vie rurale et lui donne ses caractères spécifiques, ce n'est pas l'agriculture et la paysannerie, opposées à l'industrie et à la société de classe, c'est le village comme société d'interconnaissance, opposé à la société de masse, à la société de l'anonymat, des rapports fonctionnels et non personnels, etc. qu'on trouve dans la ville.

Comme si l'on pouvait séparer ainsi la vie sociale villageoise comme forme, de la nature de l'activité

économique dominante et des caractéristiques particulières du paysan ! L'habitat pavillonnaire urbain, le lotissement ouvrier, le « village Lewitt » sont en fait des sous-produits de la société industrielle et des formes d'urbanisation. Et le village du XIX^e siècle est lui-même transformé de l'intérieur : il cesse d'être cette société d'interconnaissance au plein sens du terme qu'il a peut-être été jusqu'à une époque plus ou moins récente. Le sociologue rural alors ne colle plus à son objet s'il continue de le prendre pour ce qu'il n'est plus.

N'y aurait-il pas en fait là, dans cette ruralité formellement reconquise, l'issue de secours par où le sociologue rural serait tenté d'échapper à cette zone chaude dont il a été question plus haut : alors on comprend que M. Barberis fasse l'impasse sur la sociologie de la paysannerie ! Mais la « sociologie du vert » pourrait bien être moins reposante et innocente qu'elle n'apparaît. Qu'on y prenne garde : la lutte pour l'environnement pourrait bien être la forme que prend actuellement la contradiction fondamentale du capitalisme. Et le sociologue rural pourrait se retrouver devant les problèmes qu'il aurait voulu éviter.

Ainsi, au niveau théorique, la spécificité de la sociologie rurale par rapport à la sociologie générale n'existe pas. Le sociologue rural peut bien vivre sur le vocabulaire coutumier pour se préserver encore pendant quelques années une chasse gardée. Mais à condition de ne pas être dupe de lui-même.

C'est sans doute pourquoi M. Barberis a situé toute son intervention sur le plan pratique et a écarté résolument le plan théorique : cherchant la spécificité du sociologue rural, il ne pouvait la trouver que là où elle existe : dans la nécessité de spécialisation au plan des connaissances concrètes et dans la division du travail.

Ch. Weeger. — Les débats, recherches et discussions de cette session risquent fort de décevoir les agriculteurs ; quelles peuvent être leurs impressions sur l'essentiel des travaux engagés par les chercheurs ?

A. Garrigou-Lagrange. — Y a-t-il une spécificité de l'économie rurale et de la sociologie rurale ?

1^o) L'intérêt de la recherche scientifique appelle, bien entendu, une spécialisation dans l'une et l'autre

de ces disciplines. Mais il n'y a pas à envisager un cloisonnement rigoureux entre le travail du sociologue et celui de l'économiste, ils se compénètrent. Pas d'isolement non plus entre ces disciplines spécialisées et les branches plus générales auxquelles elles se rattachent. Enfin, pas de symétrie parfaite dans les spécialisations concernant les deux matières mentionnées : n'y aurait-il pas lieu d'insister sur économie agricole et sociologie rurale ?